Gilles à Paris : (notre couverture)

Autor(en): **Jotterand, Franck**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **3 (1957)**

Heft 5

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-847449

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Gilles à Paris

(Notre couverture)

Nos compatriotes de Paris connaissent bien le cabaret de l'avenue de l'Opéra où Gilles et Albert Urfer défendent avec le talent que l'on sait l'humour et l'on pourrait dire aussi la poésie du pays vaudois. Les sources de cet humour, Frank Jotterand est allé les demander à Gilles. Nous reproduisons son article, mais nous aimerions souligner aussi la sympathique activité de nos deux chansonniers au sein de la Colonie Suisse de Paris, leur dévouement pour nos soirées de bienfaisance, témoignages précieux de leur attachement à leur terre natale.

Minuit, l'heure du crime, dans un cabaret de l'avenue de l'Opéra. Une détonation : c'est un bouchon de champagne. Une explosion : c'est le rire de toute la salle. Gilles vient de terminer une de ses histoires vaudoises :

« Un Parisien s'arrête dans un village du Gros de Vaud et demande à un paysan :

« Où puis-je trouver à manger dans ce pays, brave homme ?

— Oh ! c'est pas les cafés qui manquent, répond le Vaudois. Il y en a même deux. Vous avez *Aux Artilleurs* et puis *Le Cheval blanc*. De chaque côté de la route. Ils se font face.

— Et lequel est le meilleur ?

— Ben... de toutes façons, vous regretterez toujours de pas avoir été dans l'autre... »

Il y a trois ans, les Parisiens n'auraient pas ri. Mais Gilles les a habitués peu à peu. Pour commencer, il leur a chanté avec Urfer, pianiste et comédien de grande classe, *Le Männerchor de Steffisburg*, qui est un morceau de cirque, sonore et haut en couleurs, afin de leur montrer que les Romands savent se moquer gentiment des Confédérés. Avec *Les Trois Cloches*, succès mondial, les Français apprirent que le Vaudois était sentimental. Humour et sentiment... Gilles pouvait peindre, dès lors, les personnages qui possèdent ces deux qualités : les vignerons de Lavaux, les paysans d'Echandens ou de la Broye. Il poussa jusqu'au Valais, puis jusqu'à Genève, décrivant ce pays lémanique dont les collines sont douces comme les méandres de la Venoge, ce pays que les Français peuvent si bien comprendre parce que le vignoble en constitue le corps et l'âme, et que partout sur la terre les vignerons se ressemblent.

« Je connais bien mes Vaudois... »

« Je connais bien mes Vaudois », déclare Gilles dans son livre *Mon Demi-Siècle*. « J'en suis un, de Château-d'Œx par ma mère, de Daillens par mon père, et né à Montreux. Qui dit mieux ? »

A deux heures du matin, quand le dernier client de son cabaret demande son manteau au vestiaire, Gilles regagne son studio de Montparnasse. C'est au quatrième, porte en face de l'ascenseur. On entre. Au plafond, les étoiles, tout un pan du toit est vitré ; on aperçoit ce ciel que le chansonnier aime à mettre au dernier couplet de ses chansons. Sur les murs, de chaque côté du piano, des dessins d'Auberjonois, et un dessin de Chagall qui représente deux têtes rapprochées : le peintre lui offrit ce cadeau pour son mariage. La chanson est représentée par une immense affiche de Gilles et Julien, une de celles qui couvraient les murs de Paris pour annoncer les récitals du Vel' d'Hiv', devant 10.000 personnes, quand Gilles chantait l'espoir du peuple et la haine de la guerre. Sur le piano, une autre image, émouvante : un portrait d'Edith. Ceci nous ramène au pays natal.

— Vous voulez voir l'album de famille ?

Gilles nous tend des photos qui sont celles de toutes les familles du monde. Sa mère en costume montreusien, son père qui portait la barbiche, la lignée impressionnante de ses six frères et sœur, le petit Jean, dernier de la liste.

— Que sont-ils devenus ?

— Louis, l'aîné, est professeur d'acoustique aux Universités de Genève et Lausanne. On a l'oreille fine chez les Villard. Le second, le plus doué de tous, a construit des usines pour le shah de Perse, gravi des montagnes, lancé, un des premiers, la photographie d'art. Albert, le troisième fils, est retraité, en France, où il a fait carrière comme ingénieur.

— Vous aimez l'aventure, dans la famille ?

— La ville de Montreux, au temps de notre enfance, était elle-même une aventure. C'était une ville merveilleuse, où l'on croisait les rois et les impératrices, où le gratin du monde entier se donnait rendez-vous. Lausanne, à côté, faisait province. A Montreux, nous avions l'impression d'être en communication directe avec Paris et les autres capitales. Et le cousin Eugène, tueur contremaître aux abattoirs de la Villette, maintenait le contact avec le Paris populaire, quand il venait en vacances chez nous.

Gilles ne fut donc pas dépaysé à son arrivée à Paris, après la guerre de 1914-1918. Jacques Copeau, l'homme de théâtre le plus important de ce demi-siècle, le prit immédiatement dans sa troupe et lui enseigna ce métier de comédien qui devait lui permettre, plus tard, de renouveler l'art du tour de chant, avec Julien, et d'exprimer avec une telle finesse le caractère vaudois. En 1939, en effet, Gilles retrouvait le pays natal.

Le choc en retour

— Le choc en retour fut très rude, dit Gilles, en regardant une photo sur laquelle il est en uniforme militaire. Il a fallu toute l'amitié d'Elie Gagnebin pour me permettre de m'acclimater à nouveau. Enfin, je trouvai Edith et, malgré le scepticisme de quelques Lausannois, nous avons fondé le *Coup de Soleil*.

Gilles ne chante pas tout de suite le canton de Vaud. Il visite la Suisse allemande à bicyclette, passe ses vacances au Tessin ; il connaît bien le vignoble Saint-Saphorin. Mais le Gros de Vaud ? Le paysan vaudois, les fermes larges, le blé, les forêts ? A Mézières, où l'on joue sa pièce *Passage de l'Etoile*, Gilles approche de plus près ce pays dont il sent la richesse : « Le Vaudois est paisible, bienveillant, écrit-il. Moitié, moitié, vous voyez ce que je veux dire — bon type avec une malice

(Suite page 6).

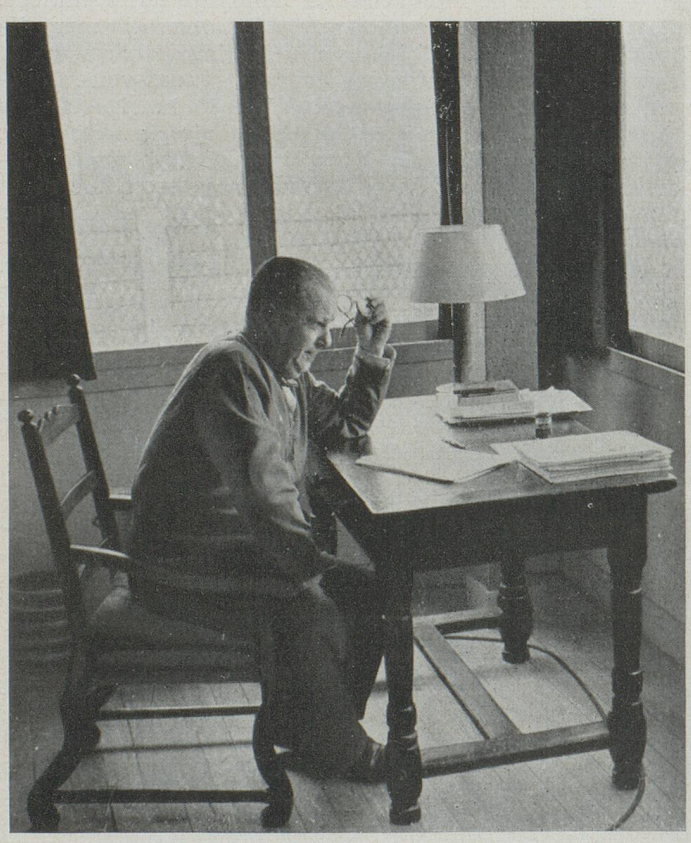
LA VIE EN IMA



Le Soldat GILLES



Le duo célèbre : Gilles et Julien,
au cours d'un récital, vers 1936.



Gilles dans sa cabine de verre,
sur la terrasse qui domine tout Paris.



Gilles et Urfer ne disent jamais non lorsque les Suisses de Paris les sollicitent pour l'une ou l'autre de leur soirée. Les voici interprétant « Le Männerchor de Steffisburg », au cours d'une Soirée suisse.

ALLPHOTO.

GES DE GILLES



La fin d'une bonne histoire vaudoise, au cabaret « Chez Gilles », à Paris.



En famille... M. et Mme Jean Villard Gilles

PHOTOS DAROLLE

(Suite de la page 3)

sous-jacente : l'humour vaudois ; on ne s'en méfie pas, comme du vin, et puis ça vous attaque en finesse ; ça vient juste quand on ne s'y attend pas, au bout d'un compliment, et ça porte. »

Pour traduire cet humour, tout en retenue, en gestes, en silence, Gilles utilise ses dons de comédien. L'important, c'est de jouer le personnage. L'ancien acteur des Copiaux mime sur la scène de son cabaret les discussions, les remords de pensée, les feintes subtiles du Vaudois, il « représente » ce peuple avec un art tel que le public parisien se passionne bientôt pour ces sortes de comédies en plusieurs actes, dans lesquelles le mot de la fin compte moins que la mise en œuvre. Gilles révèle les prodigieuses ressources théâtrales d'un pays qui prétend si souvent n'en pas avoir...

« La Grange au Roud »

Par deux fois, Gilles a tenté de porter au théâtre des personnages vaudois (je ne parle pas des pièces qu'il écrivait à dix-huit ans et qu'Elie Gagnebin discutait avec passion), *Passage de l'Etoile* fut un succès. Une autre, *La Grange au Roud*, lui a été demandée par le comité du Théâtre du Jorat. L'histoire se situe dans un village. Un domaine abandonné, un château. Le fils du propriétaire du domaine est parti pour l'étranger, dégoûté de cette terre endettée qui ne rapporte plus rien. Vingt ans après, il revient au pays, pour la mort de son père. Il fait la connaissance de la fille du châtelain et croit rêver : elle ressemble si fort à sa mère, dont il était amoureux, et qu'il n'avait pu épouser... La jeune fille le persuade de reprendre le domaine, pourtant criblé de dettes. La terre ne meurt pas... « C'est un hymne d'amour au Pays de Vaud », dit Gilles, qui dresse les portraits savoureux de la mère et du vieux châtelain. Sera-t-elle créée à Mézières la pièce ?

Gilles nous entraîne maintenant, par l'escalier de son studio, vers la terrasse qui domine tout Paris. Au centre, une sorte de cabine de verre ; c'est là que Gilles compose.

— Vous aimez être seul ?

— Ne croyez pas ça. Le jour, les toits sont peuplés d'ouvriers, de couvreurs, de ramoneurs, et l'on entend les bruits de Paris.

Sur son bureau, je vois des feuilles manuscrites. La prochaine chanson de Gilles : *Penché sur la haute terrasse, Tout seul à l'orée de la nuit...* On retrouve chez les Vaudois un goût paradoxal pour la société, pour les amis avec qui l'on aime à discuter, un goût qui pousse Gilles dans les rues, aux heures du marché. Et, en même temps, des élans vers la nature, vers le ciel plein d'étoiles...

Vénus, les Gémeaux, la Grande Ourse,
Le ciel a mis tous ses bijoux
Le temps suspendra-t-il sa course
Pour mon cœur qui bat comme un fou ?

Comme il avait trouvé Edith, Gilles découvrit le compagnon idéal en Albert Urfer, enfant de Vevey, pianiste remarquable et animateur de cabaret qui, grâce à ses dons naturels et à sa connaissance du public, poursuivait une carrière heureuse en pays romand. L'union de ces deux artistes a donné un caractère nouveau à l'association. Urfer est très applaudi en soliste, dans ses interprétations des œuvres du chansonnier. Deux Vaudois de Paris, c'est une ambassade de bonheur et de joie.

Franck JOTTERAND.

CONFÉRENCES...

Le problème social à travers l'histoire

En désignant comme « deuxième édition » le vaste ouvrage qu'il consacre au *Problème social à travers l'histoire* (1), M. L. de Riedmatten fait preuve d'une excessive modestie. Il s'agit, en fait, d'une étude souvent originale. A la première édition, parue voici une dizaine d'années, l'auteur ajoute aujourd'hui un exposé très large des doctrines, des conflits sociaux et des expériences récentes, notamment dans les démocraties populaires.

C'est donc un panorama complet qui se déploie devant le lecteur, puisque M. de Riedmatten étudie les rapports sociaux dès Hammourabi et les Pharaons jusqu'à nos jours.

Neuf parties principales, subdivisées en chapitres, facilitent la consultation de ce fort volume, dont la lecture est d'ailleurs aisée. La situation des travailleurs dans l'antiquité et jusqu'au Moyen Age se caractérise par la présence d'esclaves et de cerfs. La deuxième partie s'attache aux corporations qui, instrument de libération originellement, deviennent un instrument d'oppression. Les deux chapitres suivants examinent les doctrines sociales antérieures et postérieures à la Révolution française, des premières théories communistes (Platon ou Zénon) aux théories anarchistes, en passant par la conception mercantile, la doctrine libérale anglaise, le malthusianisme, le protectionnisme, le socialisme et le marxisme. Une cinquième partie étudie le sort des travailleurs en France, de 1815 à la première guerre mondiale. La situation des travailleurs dans les principaux pays étrangers, pendant la même période, fait l'objet de la partie 6. La septième rappelle les expériences de l'entre-deux guerres (Russie, France, Grande-Bretagne, Allemagne, Autriche, Hongrie, Italie, Espagne, Portugal, Etats-Unis). Les expériences tentées ou poursuivies après la guerre 1939-1945 sont relatées dans la huitième partie, tandis que la dernière traite des internationales ouvrières et du syndicalisme international.

Il est évident qu'une matière aussi vaste, aussi complexe, ne pouvait être analysée dans le détail. Plus d'une fois, l'auteur se voit contraint à renoncer aux développements que le sujet lui imposerait. C'est pourquoi cet ouvrage se présente comme un manuel, très documenté, qui recourt à des sources nombreuses, à une bibliographie volumineuse.

On ne comprend rien aux temps actuels si l'on est incapable de se référer à l'évolution sociale. Comme le dit dans sa préface M. Jean Fourastié, professeur au Conseil national des Arts et Métiers : « Il est non moins nécessaire aux hommes qui ont, dans les entreprises industrielles ou commerciales, à commander ou à collaborer avec d'autres hommes, d'avoir les connaissances de base nécessaires pour saisir l'état d'esprit, la mentalité, les conceptions du monde, les objectifs, et par suite les critères du jugement des autres hommes. » C'est dire, du même coup, l'utilité de l'ouvrage par lequel M. de Riedmatten se signale à l'attention de ses contemporains.

J. MNT. « Journal de Genève ».

(1) Editions de l'Observateur, 6, route de Rueil, Versailles (S.-et-O.).